

Mer déchaînée n°4,
2024. Peinture
à la cire sur toile.
135 x 110 cm.
Coutoiserie de l'artiste
et Templon, Paris -
Bruxelles - New
York | Photo
© Artist's studio.



Voici des fleurs, des feuilles et des branches...

Philippe Cognée, on le sait, est un très grand peintre. Et cette exposition est une de ses plus belles. Alors, qu'attendez-vous pour courir chez Templon ?

PAR DAMIEN AUBEL

Passion potelet

Julien Berthier

Jusqu'au 26 avril, Galerie Vallois
galerie-vallois.com

Julien Berthier hacke l'espace public. Il ajoute des éléments, tel un lampadaire fait maison, ou en extrait, tel ce scalp de sculpture antique ou ce piédestal de sculpture des Grands Hommes. Et en les décontextualisant, il incite, avec légèreté, à les regarder autrement, à penser leur présence. Pour cette exposition, l'artiste français bricole l'un de ses objets fétiches pour le dévier de sa fonction protectrice : le potelet. À sa guise, il le transforme en guitare pour esprit hard-rockeux, en chargeur de téléphone ou en porte enceinte au design urbain pour qui accepte la surveillance généralisée de nos appareils connectés. Ou en piano. « Parce qu'il est là en tant qu'objet défensif, le potelet révèle la défaite du vivre ensemble. En rassemblant 20 potelets en provenance de 20 pays européens pour construire un piano, je crée une harmonie européenne. » Qui, dans le contexte actuel, n'a rien d'anodin. Après avoir découvert sa passion potelet, vous ne regarderez plus jamais cet objet de la même manière.

AUDE DE BOURBON PARME

On pourrait raconter cette exposition à la manière d'un de ces contes chinois où le vertige, sous les atours de la simplicité sans apprêts de la succession des faits, vous gagne et vous submerge invinciblement.

On pourrait ainsi rapporter que, s'arrêtant devant une immense forêt dont les arbres, troncs et branchages, vestiges d'une graphie abîmée dans la blancheur de page de la neige, se serrent dans cette euthanasie du monde qu'est l'hiver; fixant ensuite les mouchetures émeraude qui papillotent sur les taches grisées d'un inextricable fouillis d'écorces blanches (mais n'est-ce pas l'œil qui joue ici un tour à sa façon, la rétine qui se dérègle et essaime une myriade de mouches colorées?); puis se figeant, saisi, devant l'orogénèse liquide, la joaillerie sombre et tourmentée de vagues où soufflent, tempétueux, les esprits de Courbet et de Hugo; bref, on pourrait dire que, passant d'un tableau à l'autre, on perd soudain la trace du visiteur.

Qu'il s'est laissé prendre au piège (voluptueux comme un étouffement consenti) de ces arbres asphyxiés par la neige. Ou qu'à trop s'approcher de ces fleurs de prunier (car on ne peut que « trop » s'en approcher : elles engorgent le cadre, ne laissant à l'esthète horticole nulle place dans la toile – nulle distance de « sécurité » pour ne s'y pas perdre), il s'est dissous, est devenu lui-même tache blanche et florale. À moins que notre visiteur, tel le Phénicien de T.S. Eliot, ne soit désormais le jouet des courants sous-marins qui s'agitent et circulent sous les accidents de relief

des mers démontées de Philippe Cognée. Oui, notre visiteur, comme la cire qu'emploie Philippe Cognée, a peut-être bien fondu, sa figure s'est peut-être perdue, et – qui sait? – il scintille peut-être, devenu astre, au ciel d'une de ces nuits marines, grondantes et magiques...

Puisque je parlais de conte chinois, citons ici un grand poète chinois (certes, par procuration – Chinois d'honneur, Paul Claudel, si l'on veut). C'est Anne Vercors qui parle, c'est *L'Annonce faite à Marie* :

« Et partout, à tout moment,

Verte et rose au printemps, bleue et blonde l'été, brune l'hiver ou toute blanche sous la neige,

Devant moi, à mon côté, autour de moi,

Je ne cesse point de voir la Terre, comme un ciel fixe tout peint de couleurs changeantes.

Celle-ci ayant une forme aussi particulière que quelqu'un est toujours là avec moi présent. »

Il y a de cela dans un tableau de Philippe Cognée : qui y entre par l'imagination ou s'y perd au détour d'un conte voit « devant lui, à son côté, autour de lui » fleurs et troncs et écume et feuilles et neige. Voit, et sent – jusqu'aux éraflures des rameaux qui semblent avoir laissé leurs griffures sur la toile. Mais un tableau n'est pas seulement une porte qu'on pousse (ou par laquelle on nous pousse) : c'est

une secousse, une palpitation. Ça bouge, prolifère, frémit, se multiplie. Comme s'il y avait la respiration de « quelqu'un, toujours là avec moi présent ». Quelqu'un d'immense, d'un peu terrifiant. Le grand Dieu Pan, peut-être.

PHILIPPE
COGNÉE,
PAYSAGES
FRAGMENTÉS
Jusqu'au 10 mai,
Galerie Templon,
templon.com